plus doux. On est sûr alors d'être accueilli avec empressement partout où il y a des jeunes filles, des amants et des ombrages, quand on sait jouer de la flûte ; et il ne faut pas imaginer que ce ménestrel ambulant, qui excite de si vives émotions, ait rien à envier au bonheur des autres artistes. Il est pauvre; mais sa mendicité est celle d'Homère, qui donne des jouissances inexprimables pour un morceau de pain. C'est le berger poëte des Bucoliques; c'est le troubadour des châtelaines; c'est, comme Apollon exilé, l'arbitre et le roi des jeux champêtres; c'est lui qui arrive aux jours fixés pour réparer les fatigues de la semaine, pour encourager les amours, pour calmer les inimitiés, pour faire oublier les maux soufferts. Lui seul embellit ce que l'art le plus raffiné n'oserait se proposer d'embellir, la campagne et les bois. Toutes ces merveilles s'opèrent avec une flûte. Le lendemain, Olivier vendit ses hardes et ses livres, paya ses dettes, se réserva quelque monnaie comme pour un besoin inattendu, et partit avec sa flûte. Je me connais peu en plaisirs, mais il me semble qu'un jour pareil doit être le plus heureux de la vie.

Goldsmith traversa ainsi la Hollande, la Flandre, la France, la Suisse, l'Italie : tantôt méditant sur les sciences qu'il avait apprises, tantôt composant des vers qu'il ne détruisait plus, parce qu'ils commençaient à le contenter; vivant partout des modestes bénéfices d'un musicien de village, et n'oubliant nulle part qu'il devait quelque chose de plus aux espérances de sa mère. Un jour, ce joueur de flûte alla se faire recevoir

docteur en médecine à Padoue; et le lendemain, plus paisible sur son avenir, s'il en avait jamais douté, il revint faire danser les brunes et piquantes paysannes des rives de la Brenta. C'est alors qu'il dut se comparer en souriant au dieu même de la poésie, qui savait également guérir les maladies du corps et les maladies de l'esprit, et qui avait, comme lui, parcouru le monde avec des simples et des chansons. Il avait près de vingt-huit ans quand il rentra en Angleterre, pauvre comme il en était parti; mais fortifié contre toutes les vicissitudes par une philosophie insouciante et rieuse : « Que m'importent, disait-il, les vains caprices « de la fortune? En quelque lieu que je me trouve, et « quel que soit le destin qu'elle me réserve, j'ai ma « part des dons de la terre. Le soleil luit pour moi « comme pour les riches; la nature se pare pour moi « comme pour eux de ses habits de printemps, et il « faut si peu de chose à l'homme ! » Il se présenta cependant aux chefs sottement gourmés de quelques maisons d'éducation, à quelques directeurs d'hôpitaux, à quelques riches apothicaires. C'était, hélas! la saison où la cigale ne chante plus. Les avares fourmis de la Cité de Londres lui conseillèrent de danser. Il est vrai que sa figure ouverte, mais commune, et que la petite vérole n'avait pas épargnée, son mauvais accent irlandais, qu'il ne perdit jamais, car les bonnes gens ne perdent jamais leur accent, et son costume délabré, qui ne rappelait que trop, dans ce qui lui restait de sa forme primitive, la vie nomade du ménétrier, ne prévenaient point en sa faveur. Le docteur de Padoue

n'obtint qu'à peine et tour à tour une place d'aide dans un laboratoire de chimie, et de sous-instituteur à Peckam. Comme les expéditions lointaines l'avaient toujours tenté, il se consolait de ses mécomptes en sollicitant la place de médecin d'une factorerie anglaise sur la côte de Coromandel, et il fut nommé cette fois sans difficulté, parce qu'il n'avait point de concurrent; mais ce voyage ne s'accomplit pas plus que celui de Cork. Un ouvrage qu'il s'était hâté de publier pour subvenir aux frais de la traversée, avait alléché les libraires, et le public demandait des livres de Goldsmith. Le poëte, bien convaincu qu'il venait de découvrir dans son écritoire un trésor plus inépuisable que les mines d'El-Dorado, ne pensa plus qu'à jouir de sa fortune imprévue. Il ne savait pas encore que la faveur de la multitude est plus inconstante que les mers; il ne savait pas qu'elle a, comme les mers, ses écueils, ses tempêtes, et surtout ses pirates; il devint écrivain de profession pour le bonheur de ses lecteurs à venir, et non pas pour le sien. Dieu sait combien de fois, à la merci des caprices d'une populace de peu d'esprit, ou de l'avarice d'un bibliopole spéculateur, il regretta sa flûte, ses fêtes pastorales et sa liberté. Quant à moi, j'en suis encore à comprendre comment on peut se livrer à cette vie d'agitations insensées et de pénibles désabusements, de luttes sans honneur et de fatigues sans fruit, d'amertume, d'angoisses et d'affronts, qui est la vie de ce qu'on appelle un homme de lettres quand on sait jouer de la flûte ou qu'on peut exercer tout autre métier innocent et obscur qui fournit sans peine aux besoins de la journée.

Cependant l'argent venait, car les libraires anglais paient quelquefois; et Goldsmith, ébloui de son opulence d'un moment, la mit à profit comme un poëte. Il lui fallut du luxe, des meubles élégants, de riches tapis, des livres précieux, un bel et vaste appartement. Quelques semaines après, ses créanciers lui en firent une prison, où il regretta souvent la paille sur laquelle il avait dormi, si libre et si heureux, au temps de sa pauvreté. Là se réveillèrent tous les souvenirs d'un bonheur inappréciable que l'on n'a pas su goûter; toutes ces idées fraîches et pures, qui n'apparaissent qu'à la jeunesse, et qui deviennent le talent de l'âge mûr dans les hommes qu'une mauvaise destinée a voués au talent d'écrire. Là se ranimèrent sous leur aspect le plus doux, et revêtus de leurs plus naïves couleurs, les tableaux touchants de la ferme et du village, l'intérieur grave et tendre de la famille, le portrait du paisible agriculteur et du bon prêtre. Il y composa *le Vicaire de Wakefield*. Johnson, qui chérissait déjà l'auteur, se chargea de la vente du manuscrit, et le libraire vint lever la consigne du tapissier.

Le Vicaire de Wakefield répara une partie des folles profusions de Goldsmith; mais il ne lui fournit pas le moyen de se livrer de nouveau à son penchant pour la dépense. Heureusement cet ouvrage l'avait recommandé à d'illustres amitiés qui, sans être en position de servir beaucoup à sa fortune, étaient capables du moins de lui assurer l'honorable indépendance du travail. L'auteur du *Vicaire de Wakefield* pouvait être prote, sans déroger, dans l'imprimerie de l'auteur de

Clarisse Harlowe, et il entra sous ce titre chez l'immor tel Richardson. On aurait bien de la peine à trouver maintenant chez nos habiles typographes deux ouvriers de cet ordre-là.

Avec Johnson et Richardson, les deux meilleurs camarades de Goldsmith étaient le fantasque Sheridan et le sévère Burke! Entendez-vous! Jonhson, Richardson, Sheridan, Burke et Goldsmith! Société merveilleuse de jeunes talents sans orgueil, où chacun jouissait du talent des autres sans l'envier, et dans laquelle la seule primauté reconnue appartenait à qui saurait aimer le mieux! Ce serait aussi une chose assez remarquée aujourd'hui. Johnson ne connaissait aucun style qui fût comparable à celui de Goldsmith; et de son côté, Goldsmith, épris de la période large et nombreuse de Johnson, n'aspirait qu'à l'imiter. Si quelque admirateur obséquieux s'attachait de préférence à une de ses pages, « Ne vous y trompez pas, » disait Goldsmith, « c'est que j'étais inspiré ce jour-là par sa con- « versation ou par sa lecture, et que je faisais du vrai « Johnson. » Johnson lui serrait alors la main, et lui disait en souriant: « Fais du Goldsmith. »

Depuis longtemps déjà, dans mon récit, Goldsmith a embrassé la profession d'auteur, et il y a par conséquent longtemps que j'aurais abandonné l'histoire du poëte, si je parlais d'un autre poëte. Heureux dans le roman, heureux dans la comédie, heureux même dans de misérables compilations ou dans des esquisses mal terminées qui le faisaient vivre, Goldsmith avait conservé la naïveté de son cœur dans la maturité de son

esprit. C'était déjà un écrivain à la mode, et c'était encore Goldsmith, une puissance ingénieuse qui ne croyait pas en elle-même, et qui regardait ses triomphes comme le caprice d'un goût passager. Un jour on lui avait apporté cent guinées pour l'ébauche d'une de ses plus délicieuses compositions, *le Village abandonné*. Il était le lendemain de bonne heure à la porte du libraire, car il n'avait pas dormi. « C'est trop, lui « dit-il, reprenez votre argent qui me gêne, et payez- « moi en raison de la vente, si vous vendez. » Le libraire vendit et paya. On croirait lire les *Mille et une Nuits*.

Tant de talent, de désintéressement et de pauvreté firent du bruit dans le monde; car on parvient quelquefois à occuper le monde, sans le savoir, par la modestie et par la simplicité, mais il ne faut pas trop compter là-dessus, et l'autre voie était la plus sûre du temps de Goldsmith comme du nôtre. Dans un de ses moments de détresse, la protection de Reynolds lui fit obtenir la place de professeur honoraire d'histoire, qui ne rapportait point d'appointement, et que le poëte nécessiteux comparait, dans son style pittoresque, « à « une paire de manchettes au poing d'un homme qui « n'a pas de chemise. » La justice du ministre fut cependant généralement glorifiée. C'était bien mieux que Mécène. Il avait envoyé des manchettes à Goldsmith.

La variété de ces connaissances acquises à la hâte, mais élaborées avec soin, dont Goldsmith s'était enrichi dans sa jeunesse, le rendait propre à écrire sur

une multitude de matières, sans recommencer de longues et fatigantes études. Tantôt il composait des pages d'histoire naturelle, auxquelles, suivant l'expression de Johnson, il donnait le charme des contes persans : tantôt il entreprenait un *Dictionnaire universel des Sciences et des Arts*, qu'il était seul capable d'entreprendre, mais qui ne trouva pas de souscripteurs, parce que son exécution parut impossible. Ce qu'il y avait de plus sûr dans ses moyens d'exister au jour le jour, se fondait sur le produit des *prospectus* et des *préfaces*, qu'on lui demandait de toutes parts, non pas en considération de son talent qui ne pouvait guère se développer dans ce misérable métier, mais parce qu'il était pauvre et que le travail du pauvre est à bon marché. L'estime publique, si propice aux importants et aux sots, suit rarement dans ses humbles labeurs l'infortuné qui écrit pour vivre, et il y a dans le cœur des parvenus de la littérature, si cette espèce a un cœur, un penchant inexorable à dénigrer le mérite qui n'a pas conquis la fortune. On reprochait à Goldsmith de n'avoir donné que des espérances, et de ne plus faire de livres, comme si on pouvait amasser patiemment pendant des années assidues les éléments d'un livre durable, quand on n'a pas de pain pour une semaine. L'auteur du *Vicaire de Wakefield*, du *Village abandonné*, du *Voyageur*, de tant d'autres pages inimitables qu'on renfermerait dans deux petits volumes, content de ce qu'il avait fait pour sa gloire, et on le serait à moins, avait pour ainsi dire immolé son génie aux autels de la nécessité. Incapable de se mêler à des

intrigues honteuses, et d'acheter de son honneur une part de célébrité dans le commerce des réputations, il se soumit avec courage aux dures conditions de la vie du manœuvre littéraire, et il accepta le dédain des patriciens de la parole pour conserver sa liberté. Que sont devenus aujourd'hui ses critiques et ses juges? Les pauvres gens sont morts, et les deux petits volumes de cet ouvrier des libraires, si dédaigné de ses émules oubliés, vivront éternellement.

Il restait cependant au fond de l'âme de Goldsmith un levain secret d'amertume. Il savait, lui, mieux que personne, qu'il n'avait pas accompli sa destinée ; il regrettait d'avoir jeté son nom aux jugements indiscrets du public sans s'être fait voir tout entier : il repassait dans sa mémoire tant de jours d'espérance où il avait cru savoir le moyen de faire jaillir une lumière immortelle des ténèbres de sa jeunesse : il déplorait le malheur d'être méconnu, incomparablement plus cruel que celui d'être inconnu ; il aurait voulu que sa pensée pût se manifester d'un seul jet à la conscience des hommes intelligents et sensibles, pour en humilier les stupides préventions de ses contemporains, et il attendait impatiemment un instant à dérober au besoin, pour montrer aux yeux de la foule quelque chose qui fût Goldsmith. En ce temps-là, une fièvre nerveuse, à laquelle il était sujet depuis l'enfance, vint l'assaillir au milieu de ses rêves, et l'emporta le 4 avril 1774, à l'âge de quarante-cinq ans ; heureux du moins de mourir à une époque où le talent passe encore pour vivant, et où l'on compte au nombre des calamités du pays, la mort

d'un écrivain *qui promet*. Ses obsèques furent sans éclat comme sa fortune et son nom; mais on vint peu de temps après le relever de la couche commune, pour couvrir le cadavre du poëte des marbres pompeux de Westminster. Pauvre Goldsmith!

C'est peu de chose en dernier lieu que l'illustration de l'esprit. Ce qui élève un homme au-dessus de tous les autres, c'est la bienveillance et la vertu. Si la bonté avait voulu se faire représenter sur la terre, elle se serait incarnée dans Goldsmith : elle se joignait en lui à cette ingénuité confiante qui prête souvent au ridicule, mais qui ne fait rire que l'égoïsme. Comme il avait été malheureux toute sa vie, il n'y avait point de malheur qui ne le touchât. Quand il avait de l'argent, il le donnait; quand il espérait de l'argent, il répondait pour ceux qui en avaient besoin; quand i n'avait ni argent ni espérances, il dédoublait sa garderobe ou engageait le dernier de ses bijoux. Un auteur pauvre et un pauvre auteur (cette noble profession n'exclut pas la bassesse des sentiments), protestant qu'il se relèverait de sa misère s'il pouvait, sous un habit décent, présenter à la duchesse de Marlborough, deux magnifiques souris blanches dont elle était fort curieuse, Goldsmith lui prêta sa montre pour l'offrir en nantissement d'un habit, et ne revit jamais ni la montre, ni l'emprunteur; mais je présume que les deux souris blanches de la duchesse de Marlborough menèrent celui-ci bien loin. Audacieux, flatteur, fourbe et ingrat, que lui manquait-il pour réussir?

Le chevalier Croft, qui avait été le meilleur ami de

Goldsmith, et qui méritait bien de l'être, m'a dit souvent que le système de Goldsmith était d'obliger jusqu'au point de se mettre exactement dans la position de l'indigent qu'il avait secouru; et quand on lui reprochait ces libéralités imprudentes par lesquelles il se substituait à la détresse d'un inconnu, il se contentait de répondre : « J'ai des ressources, moi, et ce malheu-« reux n'avait de ressources que moi. »

Goldsmith avait pris possession de ces ressources dont il était si fier, comme de ces régions inconnues qu'il se figurait dans l'enfance. Il ne savait pas précisément pourquoi il avait des ressources, et il se demandait quelquefois si le talent n'est que cela? Il était devenu d'autant plus modeste en grandissant de renommée, que l'opinion qu'il s'était formée du génie excédait toutes les idées qu'il avait conçues de lui-même. Il faisait cas des sympathies qu'il excitait, comme d'un simple hommage du cœur, et il rapportait les témoignages d'enthousiasme dont il était assailli, à la sensibilité de quelques organisations vives et tendres comme la sienne. Il se félicitait d'être aimé de plusieurs, parce qu'il n'y avait rien, selon lui, de préférable au bonheur d'être aimé; mais on l'aurait blessé en le louant, parce qu'il doutait qu'il fût poëte.

La modestie de l'homme de lettres est une vertu si rare que personne ne s'en avise, et celle de Goldsmith avait été, sans difficulté, prise au mot. Il était par conséquent timide, comme les gens modestes à la médiocrité desquels on croit sur parole, et gauche comme les gens timides. Les hommes de ce caractère ne par-

viennent jamais à rien, et Goldsmith serait mort pauvre et dédaigné à quatre-vingts ans comme à quarante-cinq. Il osait à peine porter la parole dans la société même de ses amis, parce que sa parole n'avait d'autorité que lorsqu'elle était écrite, et qu'elle remontait à sa source avec l'approbation désintéressée de ceux qui ne l'avaient pas entendue de sa bouche. Il ne manquait pas de saillies spirituelles, dont il était le seul à sourire; mais il n'en jouissait réellement que lorsqu'elles avaient été répétées avec assurance par un sot. Le seul point dont on convenait volontiers, c'est que Goldsmith était un bon homme, et Goldsmith avait eu l'excellent esprit de se contenter de ce succès, qui est, à la vérité, le meilleur de tous. La postérité lui a fait sa part, et je doute qu'il s'en soit beaucoup soucié de son vivant.

Voilà la vie de Goldsmith, comme je l'ai apprise de ses contemporains, et comme je crois la comprendre. J'ai été fidèle au type de sa médaille; mais j'en connaissais le revers. La mauvaise fortune qui l'a poursuivi durant sa vie entière, ne devait pas même lui donner de relâche devant la postérité. C'est qu'on n'est pas impunément un grand homme pour l'avenir, quand on a été méconnu de son siècle. Il fallait bien que la médiocrité insolente qui accabla Goldsmith d'un sot dédain se vengeât de quelque manière du triomphe tardif qu'on décernait à sa mémoire. Il était mort jeune au milieu d'un monde jeune et vivace d'auteurs, de critiques et de prétendus gens de goût, qui n'avaient pas su l'apprécier, et qui ne pouvaient

se justifier de leur indifférence qu'en le calomniant. Cette tactique n'est pas nouvelle; ce qui est déplorable, c'est qu'elle réussit toujours.

Il est donc convenu qu'on laissera Goldsmith en libre possession de sa renommée d'écrivain et de poëte, qu'il sera d'ailleurs difficile de lui ravir; mais on flétrira sa vie pour s'excuser d'avoir mal jugé son talent. On vous dira que l'auteur du *Vicaire de Wakefield* n'était au fond qu'un vagabond, un mendiant, un aventurier, un fou, tranchons le mot, un misérable. On ramassera dans d'ignobles et indécentes satires quelques méchantes anecdotes évidemment controuvées, et on s'écriera fièrement : — Voilà celui que nous avons rebuté, humilié, navré de nos mépris, celui que nous avons réduit à la misère et au désespoir, le véritable Goldsmith! Et si notre sévérité n'a pas été désarmée par la grâce de son esprit, par le charme touchant de ses inventions, par la pureté même de sentiments et de principes qui brille dans tous ses écrits, c'est que nous sommes avant tout des gens moraux et austères, qui ne pensent pas que le génie puisse tenir lieu de compensation à la vertu. — Détestable hypocrisie !

Moi aussi, je suis peu disposé à l'indulgence pour des fautes graves, qui prétendent se couvrir de l'excuse du talent ! Moi aussi, je repousse avec indignation cette compensation impie qui affranchit un grand homme du devoir d'être un honnête homme! Je vais plus loin : je suis convaincu que cette alliance imaginaire de la perversité des mœurs et de l'élévation du génie a toujours été une chose impossible. De l'es-

prit, de l'imagination, un savoir immense, une facilité inépuisable, une énergie qui ne se rebute jamais, tout cela peut, hélas, se trouver dans un méchant. Ce qui est défendu par la nature à un méchant, c'est d'aimer, c'est de se faire aimer de ceux qui aiment, c'est de contrefaire l'émotion d'une âme pure, c'est d'imiter le cri du cœur. Réunissez en un seul écrivain tous les méchants qui ont eu de la gloire, il n'y en a malheureusement que trop! je le mettrai au défi de faire le *Vicaire de Wakefield*, ou rien qui y ressemble. Presque tous les écrits des méchants sont de mauvaises actions. Les méchants ne peuvent pas mentir à leur naturel.

Loin de moi cependant l'intention de présenter la vie de Goldsmith comme une vie sans reproche. C'est avec sincérité que j'y ai fait la part de l'abandon, de la nonchalance et du désordre. Il n'y a certainement rien d'honorable dans cette négligence de soi-même qui laisse aller les jours au caprice de la nécessité, dans cette paresseuse insouciance du cœur et de l'esprit, qui ne regarde pas la conduite comme une affaire, et qui remet au hasard des événements tout ce que la prudence et la raison s'efforceraient de lui dérober. Quiconque a vécu sans règle, a mal vécu; et l'exemple de Goldsmith ne servirait pas d'excuse à ceux qui ont eu le malheur de le suivre; mais Goldsmith n'est pas de ces hommes qu'il soit permis de juger à la rigueur d'après le texte littéral de la loi commune, ou plutôt, Goldsmith n'est pas même un homme; c'est un enfant ingénieux et sensible, qui a toute l'inexpérience, tous les défauts des enfants, et qu'on est souvent obligé de plaindre, mais auquel tout le monde aurait pardonné ses torts innocents, si l'injustice et l'envie pardonnaient jamais.

Je ne dirai rien des nombreux écrits de Goldsmith. Les lecteurs qui sont curieux de ce genre de particularités en trouveront les titres dans les biographies et dans les catalogues. Ils ne dédaigneront pas même ce livre malencontreusement publié sous son nom, dans lequel un géographe maladroit fait couler l'Indus entre la Chine et le Japon, et soumet le souverain du grand empire à la loi de Mahomet. Ils plaindront Goldsmith, qui fut obligé de prêter son crédit à de pareilles turpitudes sans les avoir lues, et qui s'y laissa entraîner d'autant plus aisément qu'il avait coutume de cautionner les insolvables; mais ils chercheront sa préface, parce que c'est une préface de Goldsmith.

Je ne m'arrêterai pas davantage au *Vicaire de Wakefield*, sur lequel il n'y a rien à dire de nouveau, et qui a pris, de l'aveu de tout le monde, une place distinguée parmi les chefs-d'œuvre les plus exquis de la littérature. Ce qu'il conviendrait d'expliquer, c'est pourquoi j'annonce une nouvelle traduction d'un livre six fois traduit dans notre langue, et qui l'a été souvent avec assez de bonheur, puisqu'il n'a rien manqué jusqu'ici à son succès. On pourra décider, en comparant, si ce dernier travail est une œuvre de jugement, ou une œuvre de présomption; et je suis très-disposé à m'en rapporter là-dessus à l'opinion du public. Peut-être même n'y verra-t-on qu'une étude consciencieuse,

faite sur un auteur aimé, par un écrivain qui aime à se rendre compte des bonnes formes du style pour se les approprier autant qu'il en est capable, et cette traduction n'est en effet pas autre chose.

CH. NODIER.

AVERTISSEMENT.

Il y a, dans ceci, mille défauts, et on pourrait trouver mille choses à dire pour démontrer que ce sont des beautés ; mais c'est peine inutile. Un livre peut amuser, avec beaucoup d'erreurs : il peut être fort ennuyeux, sans une seule absurdité.

Ici, le héros réunit les trois plus beaux caractères de l'homme sur la terre : c'est un prêtre, un cultivateur, un père de famille. On l'a représenté tout à la fois homme d'enseignement et d'obéissance, simple dans l'aisance et noble dans l'adversité.

Dans ce siècle d'opulence et de *raffinement*, à qui pourra plaire un caractère comme celui-là? Ceux qui n'aiment que le grand monde, détourneront les yeux, avec dédain, de la simplicité de son coin du feu de province : ceux qui prennent le mauvais ton pour de la gaieté, ne trouveront pas d'esprit à son inoffensive causerie ; et ceux qui ont appris à se moquer de la religion, riront d'un homme qui puise surtout ses consolations dans une vie à venir.

OLIVIER GOLDSMITH.